

— Il me semble que j'ai le droit de m'indigner, quand vous semblez m'accuser d'avoir commis un crime.

— Et moi qui plaçais votre cause hier auprès du parrain.

— Vous aviez raison et je vous remercie; mais ce n'est pas suffisant pour balancer l'idée qui me déshonore ce matin dans votre pensée.

Guillot éprouvait une visible répugnance à prendre l'argent. A la fin, cependant, il prit les papiers de son portefeuille, les posa sur la table et commença à compter les pièces d'or.

Pendant ce temps Luce et Vincent s'éveillaient, et Jeanne-Marie courut à leur berceau.

LE CORTÈGE.

Depuis un moment Lazare prêtait l'oreille à une rumeur sourde qui s'approchait insensiblement.

Jeanne-Marie, le cœur gonflé d'indignation à la pensée que Guillot suspectait Lazare, finit elle-même par entendre ce bruit qui montait comme une marée.

On entendait sur la route la course hâtée d'enfants en sabots, les cris d'indignation des hommes, et ceux plus bruyants encore des femmes qui se joignaient aux groupes.

En voyant passer sur la route cette foule animée, les travailleurs jetaient leurs outils et grossissaient le rassemblement.

C'était un étrange spectacle que celui de ces laboureurs si paisibles d'ordinaire, excités, exaspérés, montrant le poing à un ennemi invisible et accablant de malédictions un criminel dont chacun se demandait le nom avec une curiosité croissante.

Au matin, un berger qui menait ses bêtes aux champs fut étonné de voir son grand chien demeurer hurlant et pleurant au bord d'une douve, comme s'il avait senti la mort.

L'enfant appela le chien, puis le rejoignit. Il ne vit rien d'abord que des glaieuls brisés et des tiges d'iris froissées; mais le chien commença à gratter avec ses pattes et à aboyer plus fort, et le gardeur de moutons découvrit dans le fossé le corps ensanglanté d'un homme qu'il ne connaissait pas.

Epouvanté à la vue du cadavre, il laissa à son chien la garde du troupeau et celle du mort, et s'élança à travers champs, jusqu'à ce qu'il eut rencontré quelques bouviers.

— Vite, leur dit-il, venez vite pour l'amour de Dieu..... on a fait un malheur sur la route de Sainte-Marie.

Le plus souvent, les paysans en parlant d'un crime substituent le mot malheur; ils disent rarement un tel a commis un meurtre, mais bien: Il a fait un malheur.

Les bouviers suivirent le petit gars jusqu'à la douve, vieux mot du moyen âge qui exprime dans certain pays la même idée que celle de fossé; ils virent bien le corps de l'homme, mais aucun d'eux, même avec la secrète pensée qu'il pouvait bien ne pas être mort, n'osa le tirer du fossé fangeux. Rarement dans les campagnes on a le courage de détacher un pendu ou de déplacer le corps d'un malheureux que l'on suppose mort violemment. On aurait la crainte d'être inquiété en quelque chose, et d'avoir maille à partir avec la justice.

Un cantonnier, que son uniforme et sa position rendaient moins trembleur, se chargea de querir le garde champêtre - tandis que le petit gars, tout fier de jouer

un rôle actif dans ce drame, courut à toutes jambes prévenir la gendarmerie.

Les hommes et les femmes qui se rendaient au marché, les paysans, les journaliers se pressaient de chaque côté du fossé.

Un charretier avait détaché des planches de sa voiture pour improviser un pont.

On ne voyait de l'homme assassiné que le côté gauche de la tête atteint d'une large plaie; le bas du visage se trouvait masqué par les herbes et par ses vêtements en désordre, souillés de sang et déchirés. Le garde champêtre et les gendarmes arrivèrent presque en même temps. Le brigadier ordonna d'enlever le corps après avoir pris quelques notes, et quand le cadavre glacé fut déposé à terre, plusieurs personnes reconnurent Claude, le riche marchand de bœufs.

LES COMMENTAIRES.

Une stupeur profonde régna un moment dans cette foule tout à l'heure si bruyante. Chacun se posait un épouvantable problème:

— Qui avait assassiné le marchand de bœufs?

Le brigadier fit disposer une civière sur laquelle on plaça le cadavre, et demanda au garde champêtre:

— Quelle est l'habitation la plus proche?

— Celle de Lazare, répondit Guillaumin.

— Lazare! s'écria le berger, eh! Lazare est quasi le parent du marchand de bœufs.

Quelques personnes se regardèrent...

Le cortège se mit en marche.

Il faisait une splendide matinée d'été. Le soleil n'envoyait encore ses rayons que d'une façon oblique, la nature réjouie ne respirait que joie et jeunesse; les rameaux ne se doroièrent point hâtivement; la moisson promettait l'abondance; les foins étalés dans les champs attendaient les râteaux des faneurs. Les bœufs couchés en rang levaient leurs têtes puissantes et saluaient de leurs mugissements la belle journée qui se levait. On se sentait heureux de vivre; des clochers s'élevaient des volées de notes grèles; parfois le coup de feu d'un chasseur matinal frappait l'air. Tout était joie, beauté, allégresse dans le ciel et dans la nature, et comme pour faire un contraste puissant entre le cadre et le tableau, les hommes qui passaient entre les champs fertiles, le long des haies de prunelliers et d'aubépines couvertes de baies rouges, marchaient au pas, lentement, fatigués par le poids d'un cadavre.

L'homme avait passé là, et le sang avait coulé...

L'indignation grandissait dans la foule.

Le mot inconsidéré du berger avait été comme une étincelle jetée sur une traînée de poudre.

Un soupçon vague, une appréhension indéterminée mais qui se formulait déjà dans certains esprits, augmentait les cris menaçants.

Quand on aperçut la maison de Lazare, on se calma une minute; puis les vociférations reprurent, et quelques voix plus malveillantes et plus hardies s'élevèrent dans la foule.

C'était cette rumeur grandissante qui avait fait pâlir les propriétaires du Grand-Moutier.